V

L'IMAGE ET LE RÔLE SYMBOLIQUE DE MARC-ANTOINE DANS L'ŒUVRE DE FLORUS

par Guillaume Flamerie de Lachapelle
Maître de conférences à l'Université de Bordeaux-Montaigne*

Sommaire. — **Florus**, participant en cela d'une tradition remontant à Cicéron et Tite-Live, donne de Marc-Antoine une **image foncièrement négative**. Le triumvir est dépeint comme un mauvais général, un roi de fantaisie et un homme faible, vices caractéristiques de certains *hostes*, en particulier les esclaves révoltés et les rois hellénistiques. C'est une façon de **légitimer le principat augustéen**, mais Marc-Antoine incarne peut-être moins une *anti*-Rome qu'une *autre* Rome possible, une Rome hellénisée, dirigée par un monarque alangui, éventualité qui aurait conclu ignominieusement le troisième âge de Rome, porteur de tant de turpitudes. En dernière analyse, il n'est pas impossible que Florus vise la civilisation de son temps, sujette à une **influence hellénique** qu'il combat vivement par ailleurs – le destin d'Antoine serait un **avertissement** discret lancé **à Hadrien ou à Antonin**.

Summary. — Mark Antony emerges from **Florus'** ***Epitome*** as a poor general, a puppet king and a weak man. Florus' account is representative of the **hostile tradition** towards Antony, which goes to Cicero and Livy. Antony suffers from all the defaults which are proper to the hellenistic kings and the so-called kings of slaves. It is a way of **legitimating the Augustan Principate**, but Mark Antony may be the symbol of *another Rome* more than an *anti Rome*. Rome might have been ruled by this depraved leader : this would have been an ignomnious end of the third age. Finally, Florus may have had his contemporary society in mind : it was subjected to an **hellenic influence** which he resolutely fought against – and the fate of Antony might be a **warning** directed to **Hadrian or Antonine**.

Marc-Antoine, longtemps considéré, à la suite des sources antiques largement pro-augustéennes, comme un ivrogne, un soudard et un débauché, a été l'objet ces dernières décennies d'une attention nouvelle de la part de la critique, attention qui a concerné aussi bien sa personnalité que son idéologie [1], ses partisans [2] ou son influence posthume [3].

* Nous tenons à remercier, pour leur relecture attentive et leurs suggestions avisées, M. le professeur P. M. Martin et Mme M.-Cl. Ferriès. Si nous divergeons parfois des opinions qu'ils ont émises, celles-ci nous ont toujours amené à réfléchir sur de nouveaux frais. – Sauf indication contraire, nous citons les textes et les traductions de la Collection des Universités de France.

1. P. M. Martin, « L'autre 'héritier' de César », dans *Marc Antoine, son idéologie et sa descendance*, Lyon, 1993, p. 37-44 ; B. Tisé, « Marco Antonio tra ellenismo e romanità », *Rudiae*, 18, 2006, p. 157-195 : ces deux travaux comportent d'amples informations bibliographiques, dont nous ne saurions donner ne serait-ce qu'un aperçu dans les limites du présent article.

2. M.-Cl. Ferriès, *Les Partisans d'Antoine (des orphelins de César aux complices de Cléopâtre)*, Bordeaux, 2007 a traité la question exhaustivement.

3. Cf. *inter alios* J. Le Gall, « Successeurs d'Auguste, mais descendants d'Antoine », *BSAF*, 1987, p. 223-239 ; E. Cizek, « L'idéologie antonienne et Néron », dans *Marc Antoine…*, *op. cit.* [n. 1], p. 107-126.

Dans cette réévaluation du triumvir, ce sont, bien entendu, les sources les plus proches (correspondance et discours de Cicéron, *Vie d'Auguste* de Nicolas de Damas, poésie et historiographie du début du Principat) et les plus exhaustives (la *Vie d'Antoine* de Plutarque, les *Guerres civiles* d'Appien, voire, à un degré moindre, l'*Histoire romaine* de Cassius Dion) qui ont été privilégiées. Florus, qui cumule les inconvénients d'écrire à une période éloignée (sous Hadrien ou sous Antonin) [4], de condenser à l'extrême la matière qu'il traite et de ne guère se soucier de l'exactitude des faits qu'il rapporte, a été presque entièrement négligé jusqu'à présent [5].

Nous nous proposons donc d'aborder ici l'image de Marc-Antoine dans l'*Epitomé* [6], en nous attachant moins à la valeur historique de son témoignage qu'à la signification que prend le personnage d'Antoine dans la logique narrative de l'ouvrage et dans l'idéologie qu'il promeut. Pour ce faire, nous présenterons d'abord les trois aspects essentiels qui se dégagent de la personnalité du triumvir dans ce tableau, nécessairement négatifs en raison de la dépendance de Florus à Tite-Live [7], mais intéressants en ceci qu'ils vont souvent bien au-delà des autres versions dont nous avons connaissance à

4. Hadrien : O. Jahn, *Iuli Flori epitomae de Tito Livio Bellorum omnium annorum DCC libri duo*, Leipzig, 1852, p. XL ; J. Reber, *Das Geschichtswerk des Florus*, Freising, 1865, p. 35, puis p. 58-60 ; A. Garzetti, « Floro e l'età Adrianea », *Athenaeum*, 42, 1964, p. 136-156 ; P. Jal, *Florus. Œuvres*, Paris, 1967, t. I, p. CIV-CXI ; J. Giacone Deangeli, *Epitome e frammenti di L. Anneo Floro*, dans *Floro e Velleio*, Turin, 1969, p. 305 ; E. Salomone Gaggero, *Floro. Epitome di storia romana*, Milan, 1981, p. 21-28 ; F. Giordano, « Interferenze adrianee in Floro », *Koinonia*, 12, 1988, p. 115-128 ; J. M. Alonso-Nuñez, *Die politische und soziale Ideologie des Geschichtsschreibers Florus*, Bonn, 1983, p. 26 ; id. « Floro y los historiadores contemporaneos », *ACD*, 42, 2006, p. 117-118 ; M. Hose, *Erneuerung der Vergangenheit. Die Historiker im Imperium Romanum von Florus bis Cassius Dio*, Stuttgart-Leipzig, 1994, p. 56-61 ; A. Galimberti, *Adriano e l'ideologia del Principato*, Rome, 2007, p. 165-168 ; Antonin : L. Bessone, « Ideologia e datazione della *Epitoma* di Floro », *GFF*, 2, 1979, p. 38-48 ; id. « Floro : un retore storico e poeta », *ANRW*, II.34.1, 1993, p. 97-102 ; L. Havas, « Zur Geschichtskonzeption des Florus » *Klio*, 66, 1984, p. 590-598 ; id. « Floriana », *Athenaeum*, 67, 1989, p. 28-32. Les hypothèses d'une rédaction sous Auguste (cf. *infra* [n. 39]), Trajan (A.-Fr. Villemain, notice de *Abrégé de l'histoire romaine de L. Annæus Florus*, Paris [Panckoucke], 1826, p. IX ; P. Zancan, *Floro e Livio*, Florence, 1942, p. 69) ou Marc Aurèle (E. Boisard, *La Biographie de Florus*, Montpellier, 1871, p. 5-34) ne sont plus guère défendues aujourd'hui.

5. Ni H. Bengston, *Marcus Antonius, Triumvir und Herrscher des Orients*, Munich, 1977, p. 299-305, ni P. Southern, *Mark Antony*, Stroud, 1998, p. 153-155, ne lui consacrent un mot dans leur présentation des sources anciennes. – Voir cependant M. Hose, *op. cit.* [n. 4], p. 125-126 (Antoine comme un anti-Auguste) ; Cl. Facchini Tosi, « Gli aggettivi in Floro », *BStudLat*, 34, 2004, p. 76-77 (étude détaillée de certains adjectifs utilisés pour caractériser Antoine) ; L. Bessone, « Ottaviano, Augusto e il *regnum* dei Caesares », *ACD*, 40-41, 2004-2005, p. 305-324 (plusieurs remarques très fines mais éparses).

6. Nous adoptons ce titre par convention et par commodité, bien qu'il ne soit certainement pas celui qu'avait choisi Florus (voir E. Salomone Gaggero, *op. cit.* [n. 4], p. 16-18). — L'hypothèse séduisante soutenue par P. Jal, *op. cit.* [n. 4], t. I, p. XXI-XXIII (*tabella*, d'après Flor., *proem.*, 3) a soulevé plusieurs objections (notamment B. Baldwin, « Four Problems with Florus », *Latomus*, 48, 1988, p. 138-139 ; L. Bessone, « Floro... », *art. cit.* [n. 4], p. 84 ; id., *La storia epitomata. Introduzione a Floro*, Rome, 1996, p. 17).

7. Même si P. Zancan, *op. cit.* [n. 4], p. 34-61, tend à nuancer l'influence de Tite-Live en soulignant les différences avec Florus, il s'agit sans aucun doute de la source essentielle de notre auteur (dans ce sens e.g. J. M. Alonso-Nuñez, *art. cit.* [n. 4], p. 122). On ne sait si Florus utilisa directement Tite-Live (comme le pense e.g. J. Giacone Deangeli, *op. cit.* [n. 4], p. 311, tout en notant des divergences idéologiques) ou s'il ne connut le Padouan qu'à travers un *epitomé* (hypothèse de R. Syme, « Livy and Augustus », *HSPh*, 64, 1959, p. 29 ; L. Bessone, « Floro... », *art. cit.* [n. 4], p. 107-110). Sur le jugement négatif que Tite-Live porte sur Antoine, voir Liv., *Per.*, 130 ; R. Syme, p. 60 ; C. B. R. Pelling, *Plutarch. Life of Antony*, Cambridge, 1988, p. 30-31. — On ne peut exclure cependant que Florus ait eu recours à d'autres sources, comme Cicéron [cf. *infra*] ou un compendium biographique tiré des vies de Cornélius Népos ou d'Hygin (hypothèse ancienne, à laquelle L. Braun, « Zur Quelle des Florus, des Ampelius und des *Liber de viris illustribus* », *WJA*, 31, 2007, p. 169-179, a récemment accordé une attention particulière, en privilégiant plutôt Cornélius Népos, connu par Florus à travers un remaniement [p. 176 : « Überarbeitung »]

travers le reste de la tradition livienne. Nous verrons alors que chez notre historien, Marc-Antoine est à la fois un piètre guerrier, un roi de pacotille et un homme faible. Puis, dans un second temps, nous essaierons de dégager deux interprétations rendant compte du constat initial : au premier abord, le traitement ici réservé à Antoine sert surtout à justifier la mise en place du principat augustéen, mais on peut aussi se demander si Florus n'adresse pas, en filigrane, un avertissement à ses contemporains.

1. L'image de Marc-Antoine

A. Un piètre guerrier

L'image d'Antoine comme un mauvais guerrier, comme une sorte de *miles gloriosus* même, apparaît dès les *Philippiques* de Cicéron [8], discours sans doute familier du spécialiste de rhétorique qu'était Florus et qui a probablement été à la racine de l'image de Marc-Antoine dans l'Antiquité, ainsi qu'à l'époque moderne [9]. Comme nous le verrons, la tradition livienne, elle, souligne moins que ne le font Cicéron ou Florus les défauts d'Antoine sur ce point. Quoi qu'il en soit, pour noircir l'image du rival d'Octavien, Florus use de divers procédés, dont voici les quatre principaux :

1. *La sélection de l'information* : le rôle appréciable de Marc-Antoine au côté de César, que ce soit dans les campagnes en Gaule ou pendant les guerres civiles, est entièrement occulté, alors même que Florus en avait sans doute connaissance [10], comme le suggère d'ailleurs une très brève mention du prestige que lui avait valu son rôle auprès de César (mais il s'agit pour Florus de la détruire aussitôt par la mention des larcins perpétrés par l'odieux personnage) [11]. On le voit seulement, pendant la guerre civile, figurer à la tête d'une armée à Brindes, et faire prendre du retard à celle-ci, ce qui provoque l'impatience courroucée de César (II, 13, 37).

2. *Le contraste* : en évoquant la guerre de Modène (II, 15), l'historien insiste à plusieurs reprises sur l'infériorité matérielle des forces d'Octavien,

de l'époque de Trajan) ; à supposer que notre historien ait eu recours à ces sources, elles sont certainement elles aussi hostiles à Marc-Antoine.

8. Cf. L. A. Sussman, « Antony as a *miles gloriosus* in Cicero's Second Philippic », *Scholia*, 3, 1994, p. 53-83.

9. Voir en ce sens H. Bengston, *op. cit.* [n. 5], p. 299-300 : « Das Bild des Antonius in der Antike, aber auch in der modernen Geschichtswerken, wird wesentlich durch die Pilippischen Reden geprägt […] ». Pour l'influence sur Florus, voir L. Bessone, *art. cit.* [n. 5], p. 315, n. 45. Sur la connaissance des discours cicéroniens que Florus possède, voir aussi L. Bessone, « Sallustio e Cicerone in Floro », *Patavium*, 24, 2004, p. 27.

10. La *Guerre des Gaules*, qu'il connaît (voir e.g. G. Bizos, *Flori historici vel potius rhetoris de vero nomine, aetate qua vixerit et scriptis*, Paris, 1876, p. 46-48 ; P. Monceaux, *Les Africains. Étude sur la littérature latine d'Afrique*, Paris, 1894, p. 200 ; E. Malcovati, « Studi su Floro », *Athenaeum*, 15, 1937, p. 85 ; E. Salomone Gaggero, *op. cit.* [n. 4], p. 49-50), met ainsi en valeur l'action d'Antoine à Alésia (VII, 81, 6) ; la *Guerre civile* est plus prolixe à cet égard, mais il n'est pas tout à fait certain que Florus connaisse cet ouvrage (L. Bessone, « Floro... », *art. cit.* [n. 4], p. 111).

11. Flor., II, 15, 2 : *[...] ipse plenae ex commilitio Caesaris dignitatis, lacerare furtis hereditatem [...]*, « […] devant lui-même au fait qu'il avait été le compagnon d'armes de César un prestige alors à son apogée, Antoine mit, par les vols qu'il commit, cet héritage en pièces […] ». On remarque que :

a. les victoires ne sont pas signalées explicitement ; Antoine semble n'avoir de mérite que dans son statut, non dans ses actes ;

b. la *dignitas* d'Antoine est immédiatement anéantie par la construction de la phrase, qui juxtapose ce terme avec le groupe verbal *lacerare furtis*.

présenté (à tort) comme un *priuatus* [12] et dont la jeunesse est répétée à l'envi (II, 15, 1 : *iuuenis* ; II, 15, 4). Antoine apparaît, lui, comme entièrement passif, assistant impuissant aux événements dont Octavien a seul l'initiative, et qui aboutiront à la perte de son camp, malgré son rang consulaire (II, 15, 4) :

> *[…] priuatus – quis crederet ? – consulem adgreditur, obsidione Mutinae liberat Brutum, Antonium exuit castris.*
>
> « […] [Octavien], simple citoyen (qui l'eût cru ?) attaque le consul, délivre Brutus assiégé dans Modène et enlève son camp à Antoine ».

La juxtaposition des mots *priuatus* et *consulem*, simplement séparés par une incise (*quis crederet*), renforce bien évidemment le contraste entre les deux adversaires, le vaillant Octavien et l'indolent Antoine.

3. *L'altération des sources* : Florus ne va jamais aussi loin dans la dénonciation de la vilenie antonienne que lorsqu'il résume la bataille de Philippes. Historiquement, on le sait, ce fut Antoine qui forgea la victoire, Octavien ne pouvant combattre à cause d'une maladie [13]. Mais voici comment Florus rapporte les faits (II, 17, 10) :

> *Acie namque commissa cum pari ardore aliquandiu dimicatum foret, et quamuis duces inde praesentes adessent, hinc alterum corporis aegritudo, illum metus et ignauia subduxissent, stabat tamen pro partibus inuicta fortuna et ultoris et qui uindicabatur, ut exitus proelii docuit.*
>
> « En effet, comme une fois la bataille engagée, on avait lutté quelque temps avec une égale ardeur, que, d'un côté, les chefs étaient présents, mais que, de l'autre, l'un avait été enlevé au combat par la maladie, l'autre par la crainte et la lâcheté, cependant la fortune invincible du vengeur et de celui qui était vengé favorisait leur parti – comme le prouva l'issue de la bataille ».

Florus dépend peut-être ici d'une source anti-antonienne que signale Plutarque dans son récit de la bataille et qui prétend qu'Antoine ne participa pas à la bataille [14], mais il semble aller même au-delà, en précisant que l'absence d'Antoine est due à son *metus* et son *ignauia* ; en outre, il s'écarte en cela du reste de la tradition livienne [15].

12. En réalité, comme le signale P. Jal, *op. cit.* [n. 4], *ad loc.*, Octavien était propréteur. J. Reber, *op. cit.* [n. 4], p. 29-30, note déjà que Florus privilégie ainsi la vivacité de l'antithèse à la réalité historique ; aussi L. Bessone, *art. cit.* [n. 7], p. 313, n. 37.

13. Voir App., *Ciu.*, IV, 110, 461-129, 545 ; Fr. Chamoux, *Marc-Antoine*, Paris, 1986, p. 204-207 ; J.-M. Roddaz, « L'héritage », dans Fr. Hinard (dir.), *Histoire romaine. Tome I. Des origines à Auguste*, Paris, 2000, p. 850-852.

14. Plut., *Ant.*, 22, 3 : Ἀντώνιος δὲ Κάσσιον ἐνίκησε· καίτοι γεγράφασιν ἔνιοι μὴ παραγενέσθαι τῇ μάχῃ τὸν Ἀντώνιον, ἀλλὰ προσγενέσθαι μετὰ τὴν μάχην ἤδη διώκουσι (« Mais Antoine battit Cassius. Il est vrai que, selon quelques auteurs, Antoine ne fut pas présent à la bataille et n'arriva qu'après, lorsque la poursuite avait déjà commencé ») ; cf. R. Scuderi, *Commento a Plutarco, « Vita di Antonio »*, Florence, 1984, p. 59.

15. Eutrop., VII, 3, 2, indique simplement qu'Antoine et Octavien furent vaincus lors de la première bataille de Philippes ; Oros., *Hist.*, VI, 18, 14, signale que c'est la *felicitas Caesaris*, et non la *uirtus partis Antoni*, qui permit la victoire, mais cela ne signifie nullement (et peut-être bien au contraire) qu'Antoine fût exempt de *uirtus* ; l'auteur du *DVI*, 79, 1, ne mentionne pas Antoine. – Malgré ces divergences entre Florus et le reste de la tradition livienne, C. B. R. Pelling, *op. cit.* [n. 7], p. 172, pense que notre auteur dérive de Tite-Live ou de Messala ; c'est possible, mais il aurait alors forcé le trait, car il est improbable que ce soient les autres auteurs cités qui l'aient adouci. E. G. Huzar, *Mark Antony. A Biography*, Minneapolis, 1978, p. 242, suggère que Florus a utilisé les *Mémoires* d'Auguste, mais ne motive cette assertion par aucun argument.

L'exagération concerne aussi les dommages que subit Antoine dans sa campagne contre les Parthes : alors que Velleius Paterculus, notoirement hostile à Antoine [16], et dont Florus a peut-être connaissance [17], les limite au quart des effectifs, l'épitomateur n'hésite pas à prétendre que ce sont les deux tiers de l'armée qui ont disparu [18] ! Il peut certes s'agir d'une erreur due à la mémoire défaillante de Florus [19], mais, dans la mesure où notre auteur a tendance par ailleurs à exagérer les chiffres pour servir son propos et le rendre plus spectaculaire [20], on peut aussi supposer qu'il a délibérément exagéré les pertes subies par Antoine pour détériorer son image.

4. *L'ironie* : elle s'exerce en sourdine de façon permanente, mais elle intervient surtout à la fin du récit de la désastreuse campagne contre les Parthes (II, 20, 10) :

> *Cum […] subinde inter moras mortem ab gladiatore suo flagitasset egregius imperator, tandem perfugit in Syriam, ubi incredibili quadam mentis uecordia ferocior aliquanto factus est, quasi uicisset, qui euaserat.*
>
> « Comme […] il avait alors, à différentes reprises, demandé à son gladiateur de lui donner la mort – le brillant général ! – il s'enfuit enfin en Syrie où, par un incroyable égarement d'esprit, il devint encore plus arrogant, comme si cela eût été une victoire que de s'être échappé ».

Florus manie l'antiphrase (*egregius imperator*) et le paradoxe (la retraite devient une victoire) pour rabaisser Antoine, qui confie sa vie à *gladiator suus* – il est plus vraisemblable, ainsi que le rapporte Plutarque, qu'il s'agît d'un affranchi, à qui Antoine demanda (une seule fois, et non plusieurs) de le tuer pour éviter de tomber vivant aux mains de l'ennemi [21] : une telle attitude apparaît bien plus honorable que ce que prétend Florus [22]. Notre auteur se

16. Pour le passage qui nous occupe, voir A. J. Woodman, *Velleius Paterculus. The Caesarian and Augustan Narrative (2.41-93)*, Cambridge, 1983, p. 208-209.

17. On peut ainsi signaler, sur ce thème, que Vell. Pat., II, 82, 9 et Flor., II, 20, 10, sont assez proches. Au sujet de l'usage de Velleius par Florus, E. Salomone Gaggero, *op. cit.* [n. 4], p. 53, reste cependant réservée, et L. Bessone, *op. cit.* [n. 6], p. 215-218, conclut qu'il est difficile d'arriver à une certitude.

18. Vell. Pat., II, 82, 3 : *Hoc M. Antonio ac tot illis legionibus saluti fuit ; de quibus tamen totoque exercitu haud minus pars quarta, ut praediximus, militum, calonum seruitiique desiderata tertia est* (« Ce fut le salut pour Marc-Antoine et tant de ses légions ; dans celles-ci toutefois, ainsi que dans l'ensemble de l'armée, il y eut à déplorer la perte d'au moins un quart des soldats, ainsi que nous l'avons dit précédemment, et d'un tiers des valets d'armes et des esclaves ») ; Flor., II, 20, 10 : *Sic uix tertia parte de sedecim legionibus reliqua […]* (« Ainsi, comme il restait à peine à Antoine le tiers de ses seize légions […] »).

19. Peut-être Florus a-t-il confondu, dans sa mémoire, pertes et survivants, et son souvenir de la *tertias pars* l'a-t-il trahi ?

20. À la bataille de Magnésie du Sipyle, livrée contre Antiochus, Flor., I, 24, 16, compte ainsi trois cent mille hommes dans l'armée séleucide, contre soixante-dix mille environ pour la source dont il s'inspire (Liv., XXXVII, 40 [même chiffre dans App., *Syr.*, 32, 161]) ; cf. sur ce point G. Bizos, *op. cit.* [n. 10], p. 71-72. — J. Reber, *op. cit.* [n. 4], p. 30, voit ainsi « eine historische Lüge » à propos d'Antoine ; L. Bessone, « Cronologia e anacronismi nell'*Epitome* di Floro », *Patavium*, 1, 1993, p. 123, rappelle pour sa part que l'exagération des pertes est un procédé de dramatisation classique dans l'historiographie ancienne.

21. Plut., *Ant.*, 48, 5 : Ἀντώνιος ἕνα καλέσας τῶν δορυφορούντων αὐτὸν ἀπελευθέρων ὄνομα Ῥάμνον ὥρκωσεν, ὅταν κελεύσῃ, τὸ ξίφος αὐτοῦ διεῖναι καὶ τὴν κεφαλὴν ἀποτεμεῖν, ὡς μήθ' ἁλῴη ζῶν ὑπὸ τῶν πολεμίων μήτε γνωσθείη τεθνηκώς (« Antoine, appelant un de ses gardes, son affranchi nommé Rhamnus, lui fit jurer que, lorsqu'il lui en donnerait l'ordre, il lui passerait son épée au travers du corps et lui couperait la tête, afin de n'être pas pris vivant par les ennemis et reconnu après sa mort »).

22. La preuve en est d'ailleurs que Flor., II, 17, 14, loue lui-même Brutus d'avoir demandé à l'un de ses compagnons de lui percer le flanc.

montre d'ailleurs, une nouvelle fois, plus sévère encore que certains autres historiens relevant de la tradition livienne : Eutrope signale ainsi qu'Antoine remporta plusieurs victoires, et que sa retraite fut due pour l'essentiel à des événements imprévus (la faim et la maladie) [23].

Le défaut moral lui-même et les procédés utilisés par Florus font penser à la caractérisation des souverains hellénistiques [24] ; de fait, c'est bien aussi en tant que roi, mais que roi de pacotille, que le rival d'Octavien est dépeint.

B. Un roi de pacotille

Dès sa deuxième apparition dans l'*Epitomé*, Marc-Antoine est associé à l'idée de royauté, puisque Florus rappelle comment il présenta, lors des Lupercales, un diadème à César (II, 13, 91). L'historien précise qu'on ne sait s'il agit de la sorte à l'insu ou avec l'accord de César, ce qui donne plus ou moins de valeur à l'initiative de Marc-Antoine. En tout cas, celle-ci échoue rapidement.

La mention suivante de Marc-Antoine laisse aussi apparaître sa volonté de devenir roi (II, 14, 4) :

> *Dum Antonius uarius ingenio aut successorem Caesaris indignatur Octauium aut amore Cleopatrae desciscit in regem ***. Nam aliter saluus esse non potuit, nisi confugisset ad seruitutem.*
>
> « Lorsque Antoine, dont l'humeur était inconstante, ou bien s'indigna de voir Octave succéder à César, ou bien, par amour pour Cléopâtre, se détacha de Rome pour devenir roi ***. Le peuple romain n'aurait pu en effet trouver de salut s'il ne s'était réfugié dans la servitude ».

La lacune est certes fâcheuse [25], mais elle ne nous empêche pas de saisir l'idée d'ensemble : une fois encore, Antoine est lié à l'idée de monarchie, sans que l'historien condamne d'ailleurs ce projet en lui-même. Dans sa vision de l'histoire en effet, le peuple romain en était arrivé à un point de désorganisation où l'avènement d'un pouvoir fort était devenu indispensable [26]. Mais de toute évidence, la royauté à laquelle Antoine aspire n'est

23. Eutrop., VII, 6, 2 : *Contra Persas etiam ipse pugnauit. Primis eos proeliis uicit, regrediens tamen fame et pestilentia laborauit et, cum instarent Parthi fugienti, ipse pro uicto recessit* (« Il combattit aussi en personne contre les Perses et les vainquit dès les premiers combats ; à son retour cependant, il souffrit de la faim et de la peste et, pressé dans sa fuite par les Parthes, il se retira devant eux comme s'il était vaincu »). On voit que pour Eutrope, la retraite n'est pas une vraie défaite, alors que Florus se moque de cette prétention à soutenir que la fuite est une victoire. L'auteur des *Periochae*, 130, et Oros., *Hist*., VI, 19, 1, sont peu amènes également pour Antoine, mais ne remettent pas en cause son honneur comme le fait Florus.

24. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à G. Flamerie de Lachapelle, « L'image des rois hellénistiques dans l'œuvre de Florus », *Arctos*, 40, 2010, p. 114-115.

25. L. Havas, *P. Annii Flori opera quae exstant omnia*, Debrecen, 1997, suivant une suggestion de O. Jahn, *op. cit*. [n. 4], lit *reg<i>nam. <Populus>*, et comble ainsi la lacune. En admettant cette ingénieuse proposition (*contra* L. Bessone, *art. cit*. [n. 7], p. 318-320), il faudrait comprendre qu'Antoine délaisse Rome pour Cléopâtre, ce qui est tout aussi peu flatteur pour lui ; le passage serait alors à classer dans notre partie **I**.C, intitulée « Un homme faible ».

26. Sur cette idée, cf. V. Alba, *La concepción historiográfica de Lucio Anneo Floro*, Madrid, 1953, p. 128 : « Por eso, como historiador de rígido criterio moral al tiempo que extremamente realista, acepta Floro que Augusto representa la única forma posible de ordenación del mundo, la constitución estable del poder mundial, sin la veleidad del despotado en que habrían de incurrir Nerón o Domiciano », et surtout L. Havas,

pas de celles qui auraient convenu au *populus princeps* : en effet, ce n'est pas pour venir en aide à ses compatriotes qu'il y songe, mais par amour pour Cléopâtre (*amore Cleopatrae*). Si l'on se fonde sur l'image de la reine du Nil tout au long de l'*Epitomé*, il est clair qu'une telle notation est rien moins qu'élogieuse. Antoine n'est pas un politique, mais un personnage agissant par foucade : il en veut à Octavien, ou il aime Cléopâtre, mais ne paraît guère guidé par une réflexion propre, par une vision à long terme.

C'est ce que suggèrent aussi d'autres traits prêtés à l'impétueux *condottierre*, comme son amour des titres (il ne fait la guerre aux Parthes que pour qu'on lise au-dessus de ses statues les noms de l'Araxe et de l'Euphrate) [27]. Mais c'est surtout au moment d'évoquer la dernière phase de son existence que Florus se plaira à ridiculiser Antoine en monarque d'opérette (II, 21, 3) :

> *Aureum in manu baculum, ad latus acinaces, purpurea uestis ingentibus obstricta gemmis : diadema deerat, ut regina rex et ipse frueretur.*
>
> « Un sceptre d'or à la main, un cimeterre au côté, un vêtement de pourpre attaché par d'énormes pierres précieuses : il lui manquait le diadème pour que ce fût aussi en roi qu'il pût jouir d'une reine ».

Antoine est ici une sorte de parvenu vulgaire ; son accoutrement voyant l'éloigne des rois exaltés par l'*Epitomé* [28] et le rapproche des deux catégories de souverains les plus ostentatoires, semblablement honnies par Florus, c'est-à-dire les rois hellénistiques [29] et les meneurs des rébellions serviles, qui aiment aussi à se parer de tels attributs, qu'ils ont bien évidemment usurpés [30]. Les autres sources dénonçant la débauche paresseuse de Marc-Antoine [31] ne le décrivent pas tel un monarque, ce qui est donc peut-être une innovation de Florus.

Incapable de gouverner un royaume, Marc-Antoine est avant tout incapable de se contrôler soi-même et, de fait, c'est bien l'image d'un homme faible et manipulable qui ressort du portrait de Florus.

« Il ritratto di Augusto nella storiografia in lingua latina del primo periodo Antonino », dans *Speculum regis*, edd. I. Tar & G. Wojtilla, Szeged, 1994, p. 27-29 ; M. Hose, *op. cit.* [n. 4], p. 120, est moins affirmatif (« Es wird freilich bei Florus nicht eindeutig erkennbar, ob er auch eine *necessitas principatus* annimmt »).

27. II, 20, 2 : *immensa uanitas hominis*.

28. Les rois romains, mais aussi certains souverains étrangers vertueux tels Pyrrhus (I, 13, 15-24) ou Pacorus (II, 19, 7).

29. Voir à ce sujet G. Flamerie de Lachapelle, *art. cit.* [n. 24].

30. Eunous, en II, 7, 6 ; Athénion, en II, 7, 10 : *Ipse* ***ueste purpurea*** *argenteoque* ***baculo*** *et regium in morem fronte redimita […]*, « Lui-même, portant robe de pourpre et bâton d'argent, la tête couronnée à la façon d'un roi […] ». Athénion, cependant, était resté plus modeste qu'Antoine, en arborant un *baculum* en argent, et non en or. L'adjectif *purpureus* est employé à trois reprises seulement dans l'*Epitomé* (voir Cl. Facchini Tosi, *art. cit.* [n. 5], p. 61 ; la troisième occurrence concerne le vaisseau de Cléopâtre, en II, 21, 8), ce qui renforce l'effet d'écho entre Antoine et Athénion. – Cl. Facchini Tosi, « Tra storia e retorica : note sulla lingua e sullo stile di Floro », *Paideia*, 57, 2002, p. 142, n. 5, note avec finesse que dans le passage que nous citons, l'insistance sur l'accoutrement d'Antoine permet de traduire de façon saisissante sa métamorphose intérieure : « La figura di Antonio è collocata in un quadro ricco di colori e di lusso raffinato : scettro d'oro, veste purpurea, fermata da grandi gemme ; sono tutti dettagli dell'aspetto esteriore, ma significativi perché testimoniano la profonda trasformazione avvenuta interiormente ».

31. Cf. e.g. Plin., *Nat.*, XXXIII, 50, sur l'usage par Marc-Antoine de vases d'or en guise de pots de chambre. – Peut-être Florus a-t-il été influencé en partie par les *Philippiques* de Cicéron, dénonçant le goût d'Antoine pour le travestissement (voir notamment L. A. Sussman, « Antony the *Meretrix Audax* : Cicero's Novel Invective in *Philippic*, 2.44-46 », *Eranos*, 96, 1998, p. 114-128).

C. Un homme faible

L'épitomateur, en dépeignant un Antoine asservi à ses passions, suit certainement une longue tradition anti-antonienne [32]. Mais, plus que le fond, c'est la façon dont il procède qui est intéressante : plutôt que de se lancer dans une longue diatribe, Florus, fidèle à sa pratique de la *breuitas*, procède en peu de mots pour déprécier Antoine. Nous verrons deux procédés qui attestent cette habitude : une *sententia*, tout d'abord, puis une sorte de tableau saisissant. Nous examinerons ensuite comment l'historien distord les faits pour renforcer cette image.

1. *De l'usage de la* sententia : le goût de Florus pour la *sententia* a déjà été maintes fois remarqué [33], et les passages consacrés à la guerre civile confirment cette tendance. De fait, Florus affuble Antoine de tous les vices, ainsi que le montre la pointe suivante, placée au moment où le général rejoint Cléopâtre et récapitulant bien la carrière du triumvir (II, 21, 1) :

> *Furor Antonii quatenus per ambitum non poterat interire, luxu et libidine exstinctus est.*
>
> « La fureur d'Antoine, ne pouvant être détruite par l'ambition, fut éteinte par le luxe et la débauche ».

Le *furor* désigne la rage d'Antoine, qu'on a vu passer vainement à l'offensive à Modène, puis contre les Parthes ; l'*ambitio* évoque la gloriole d'Antoine, avide de titres et de pouvoir ; le *luxus* et la *libido* annoncent le désastre final en Égypte. Les passions d'Antoine sont considérées comme des forces destructrices pour lui-même, mais aussi pour les autres, car un tel personnage ne pouvait qu'empêcher Rome de connaître la paix. Cette condamnation des passions est sans doute moins, chez Florus, un trait de la philosophie stoïcienne qu'on a voulu lui prêter [34], qu'une reprise de l'antique vision morale des Romains.

2. *Un tableau saisissant et choquant* : pour décrire les rapports entre Antoine et Cléopâtre, Florus insiste sur la dépendance d'Antoine à l'alcool et au sexe (II, 21, 2) :

> *Hinc mulier Aegyptia ab ebrio imperatore pretium libidinum Romanum imperium petit.*
>
> « Ensuite, une femme égyptienne demande à un général ivre l'empire romain pour prix de ses faveurs ».

Le présent de narration renforce l'hypotypose, si bien qu'on a tout de suite à l'esprit une scène de la vie quotidienne, à une tout autre échelle ; des personnages historiques deviennent les protagonistes d'un mime urbain. L'adjectif *ebrio*, qui marque par définition un état temporaire, donne aussi le sentiment d'une scène isolée et triviale, d'autant plus saisissante par le contraste avec les

32. Antoine est en effet constamment décrit comme obéissant à ses appétits : la luxure, dans sa jeunesse (Cic., *Phil*., II, 44 et 50) ou plus tard, avec Cléopâtre (e.g. App., *Ciu*., V, 8, 33-35).

33. Elle est généralement admirée, dès Montesquieu, mais O. Jahn, *op. cit*. [n. 4], p. XLVII, porte sur cette habitude un regard moins approbateur : « Figuris, sententiis male acuminatis ita refertus est ut pauper scriptoris ingenium et iudicium male formatum neminem latere possit ».

34. Cf. V. Alba, *op. cit*. [n. 26], p. 12-27 (influence stoïcienne, dont Florus s'écarte parfois marginalement) ; B. Veneroni, « Quatenus, qua ratione res politicas et sociales Florus tractaverit », *Aevum*, 48 1974, p. 346-348 (en particulier sur la *fortuna*).

conséquences qu'elle comporte, puisqu'elle est le prélude à l'un des grands bouleversements de l'histoire de Rome. Quant au groupe *Romanum imperium*, concluant une série de quatre mots en homéotéleutes, l'écho sonore qu'il produit avec *pretium libidinum* est choquant (*-ium / -num // -num / -ium*).

3. *À propos d'une « erreur » historique* : en II, 16 (= IV, 5), 2-3, Florus, racontant les événements relatifs à la guerre de Pérouse, semble victime d'une trompeuse homonymie [35] en confondant Marc-Antoine avec son frère Lucius :

> *Semper alias Antonii pessumum ingenium Fuluia tum gladio cincta uirilis audaciae uxor agitabat. Ergo depulsos agris colonos incitando iterum in arma ierat. Hic uero iam non priuatis, sed totius senatus suffragiis iudicatum hostem Caesar adgressus intra Perusiae muros redegit conpulitque ad extrema deditionis turpi et nihil non experta fame.*
>
> « Déjà foncièrement mauvais par tempérament, Antoine était en l'occurrence excité par sa femme Fulvie qui, l'épée au côté, faisait preuve d'une audace toute virile. C'est pourquoi, soulevant les colons chassés de leurs terres, il avait à nouveau couru aux armes. Comme cette fois il avait été déclaré ennemi public non plus par un vote des particuliers, mais par celui du Sénat tout entier, César l'attaqua, l'obligea à s'enfermer dans les murs de Pérouse et l'accula à la reddition en lui faisant subir l'humiliation et les souffrances d'une famine dont cette ville avait connu tous les maux ».

L'erreur a paru si grossière qu'on a voulu corriger le texte transmis pour le faire correspondre à la réalité historique [36], mais en fait, cette « confusion » obéit plutôt, selon nous, à des motifs compositionnels précis, comme souvent dans l'œuvre de Florus [37] :

— En premier lieu, elle permet à Florus d'enchaîner la victoire d'Octavien à Modène à celle de Pérouse, au prix d'ailleurs d'une légère distorsion chronologique, puisque la formation du triumvirat (II, 16), antérieure à la guerre de Pérouse, est évoquée après celle-ci.

— En second lieu, elle autorise une forme de redoublement et d'écho : elle annonce en effet le rôle funeste que jouera Cléopâtre, qui, elle aussi, manipulera Antoine et le poussera à la guerre (II, 21, 2) [38]. Voilà qui accroît la dépendance d'Antoine aux femmes, et qui montre qu'il n'a pas retenu la leçon de la guerre de Pérouse.

35. Interprétation de J. Reber, *op. cit.* [n. 4], p. 30 ; G. Bizos, *op. cit.* [n. 10], p. 58-59 ; G. Laser, *Florus. Römische Geschichte*, Darmstadt, 2005, p. 304, n. 39.

36. Pour D. R. Schackleton Bailey, « Textual Notes on Lesser Latin Historians », *HSPh*, 85, 1981, p. 175, une erreur si grave est inconcevable, de sorte qu'il conviendrait de lire *Lucii Antonii* au lieu de *alias Antonii* (« Florus was a blunderer, but he was not capable of making Mark Antony fight the Perusine war and be taken prisoner by Octavian »).

37. Voir sur ce point L. Bessone, « Floro : anacronismi per omissione », *AIV*, 151, 1993, p. 391-410 ; id., « Cronologia… », *art. cit.* [n. 20], p. 122-126 ; id., *op. cit.* [n. 6], p. 76-77, à propos précisément de cet épisode, où la substitution de Marcus à Lucius aurait deux buts (complémentaires de ceux que nous indiquons d'ailleurs) : **a**) tout ramener à l'affrontement Octavien/Antoine, la pâle figure de Lucius n'ayant pas d'importance, du moins aux yeux de Florus ; **b**) justifier l'adhésion d'Octavien au second triumvirat par l'addition des menaces que font peser Antoine (deux luttes déjà) et Lépide.

38. L. Zusi, « Donne barbare nella *tabella* di Floro », *C&S*, 30, 1991, p. 23-24, revient sur le rôle négatif de Cléopâtre et de Fulvie (qu'il traite de « Lady Macbeth »). – L'ascendant de Fulvie sur Lucius Antonius était une idée déjà très présente dans la propagande augustéenne autour de la guerre de Pérouse : voir à ce propos l'analyse de J.-M. Roddaz, « Lucius Antonius », *Historia*, 37, 1988, p. 318-321.

2. Le rôle symbolique du personnage de Marc-Antoine dans l'*Epitomé*

Pour interpréter, sur les bases que nous venons de poser, la fonction symbolique du personnage de Marc-Antoine dans l'*Epitomé*, nous nous proposons de procéder à trois lectures successives, qui se combinent et se superposent.

A. Le bouc émissaire justifiant l'avènement du Principat

Il est évident que, par la seule énumération des défauts précédents, Antoine légitime Octavien, et donc le Principat que célèbre Florus [39] : Hadrien était lui-même un admirateur d'Auguste [40], et il est certain que le rejet d'Antoine ne pouvait que plaire à cet empereur.

Marc-Antoine est utilisé comme un véritable bouc émissaire, sur lequel on peut sans hésitation rejeter tous les torts qui, dans le cours des temps, ont été aussi reprochés à Octavien (soif de pouvoir ou cruauté, par exemple). De fait, Marc-Antoine est avant tout mobilisé pour justifier les entreprises d'Octave :

— Si Octavien passe à l'offensive, c'est uniquement par réaction au danger que son rival représente pour la paix de la nation (II, 19, 1-2 ; II, 20, 4) ;

— L'exposé des mobiles respectifs d'Octavien et de Marc-Antoine dans la formation du triumvirat est aussi entièrement à l'avantage du premier (II, 16 = IV, 6, 2) :

> *Lepidum diuitiarum cupido, quarum spes ex perturbatione rei publicae, Antonium ultionis de his qui se hostem iudicassent, Caesarem inultus pater et manibus eius graues Cassius et Brutus agitabant.*
>
> « Lépide était poussé par le désir des richesses qu'il espérait acquérir à la suite du bouleversement de l'État ; Antoine, par celui de se venger de ceux qui l'avaient déclaré ennemi public ; César, par le fait que son père n'était pas vengé et que les menées de Cassius et Brutus étaient une insulte pour ses mânes ».

— La responsabilité de la proscription est attribuée exclusivement à Marc-Antoine et à Lépide, Octavien en étant tout à fait exonéré (II, 16 = IV, 6, 6) :

> *Haec scelera in Antonii Lepidique tabulis : Caesar percussoribus patris contentus fuit, ideo ne, si inulta fuisset, etiam iusta eius caedes haberetur.*
>
> « Ces crimes étaient inscrits sur les tablettes d'Antoine et de Lépide : César se contenta d'y mettre les noms des assassins de son père pour éviter qu'en demeurant impuni, le meurtre de celui-ci ne finît à la longue par paraître juste ».

39. Sur les louanges décernées à Auguste par Florus, cf. notamment J. M. Alonso Nuñez, *op. cit.* [n. 4], p. 23-25 ; M. Hose, *op. cit.* [n. 4], p. 122-123. Cette exaltation d'Auguste a d'ailleurs été l'un des arguments mis en avant par K. A. Neuhausen, « Der überhörte 'Schwanengesang' der augusteischen Literatur : eine Rekonstruktion der Originalfassung (um 15 n. Chr.) des bisher dem 2. Jh. zugeordneten Geschichtswerkes des Florus », *ACD*, 30, 1994, p. 149-207, pour faire de l'*Epitomé* une œuvre visant à célébrer Auguste dans les mois qui suivirent immédiatement sa mort (*contra* L. Braun, *art. cit.* [n. 7], p. 173). – Sur le côté conventionnel de la critique d'Antoine par Florus, voir W. Den Boer, *Some Minor Roman Historians*, Leyde, 1972, p. 15 ; M. Hose, *op. cit.* [n. 4], p. 125-126.

40. Cf. Suet., *Aug.*, 7, 2 ; A. R. Birley, *Hadrian, the Restless Emperor*, Londres, 1997, p. 201 ; A. Galimberti, *op. cit.* [n. 4], p. 91-93.

Dans tous ces cas, Florus est certainement l'héritier d'une propagande augustéenne postérieure à Actium [41], mais il existait aussi une version moins favorable au premier *princeps*, dont Florus a probablement connaissance [42]. Il faut en outre remarquer que les autres adversaires d'Octavien ne sont pas autant utilisés en contrepoint : Cassius et Brutus, par exemple, ne sont pas exempts d'une réelle noblesse [43], et les derniers mots de Brutus témoignent d'une incontestable grandeur [44]. C'est donc bien Antoine qui constitue le repoussoir par excellence.

Au-delà de ce statut évident de bouc émissaire, on peut se demander si Antoine est avant tout pour Florus un *hostis*, une incarnation de l'anti-romanité ou, ce qui serait assez conforme à la conception d'ensemble de l'*Epitomé*, une forme de décadence de la romanité, corrompue et néfaste.

B. L'*hostis*, symbole de l'anti-Rome : un simple épisode à oublier ?

Une première lecture, la plus rassurante, fait d'Antoine un *hostis*, c'est-à-dire un individu extérieur à la communauté romaine. En l'éliminant, Octavien a triomphé d'un de ces ennemis qui menacent l'*Vrbs* depuis des siècles. À l'appui de cette lecture viennent par exemple l'insistance avec laquelle Antoine est assimilé à un Oriental (donc un étranger) ou le fait que Florus le traite avec la même ironie mordante qu'il réservait aux ennemis inoffensifs, souvent des barbares ou des personnages plutôt exotiques [45].

Afin de conforter cette première lecture, on peut aussi s'appuyer sur la mise en parallèle de deux séquences. Pour caractériser Antoine, dont le nom est mis en valeur en fin de période avec une clausule, Florus use de deux formules stylistiquement parallèles [46] :

> II, 14, 2. *[…] si […] mox aemulus Caesarianae potentiae,* ***fax*** *et* ***turbo*** *sequentis saculi superfuisset Antonius.*
>
> « si […] bientôt l'émule de la puissance de César, celui qui devait semer l'incendie et le trouble dans la génération qui suivit n'avait survécu, Antoine ».
>
> II, 19, 1. *[…] nondum tamen ad pacis stabilitatem profecerat Caesar, cum* ***scopulus*** *et* ***nodus*** *et* ***mora*** *publicae securitatis superesset Antonius.*
>
> « César n'avait pourtant pas encore réussi à établir une paix durable, puisqu'il subsistait encore un écueil, un nœud, un obstacle à la sécurité publique, Antoine ».

41. Cf. Fr. Hinard, *Les Proscriptions de la République romaine*, Rome, 1985, p. 315, n. 1.

42. Voir Sen., *Clem*., I, 9, 3 ; Suet., *Aug*., 27, 1-2 ; sur la connaissance de Suétone que possède Florus, voir P. Jal, *op. cit*. [n. 4], t. I, p. LIV-LVII ; L. Bessone, « Floro... », *art. cit*. [n. 4], p. 112.

43. Flor., II, 17, 15, parle d'eux en les appelant *sapientissimi ac fortissimi uiri*, ce qui renvoie sans doute à une tradition plus ancienne, puisque, sous Auguste déjà, l'image de Brutus était entourée d'un certain respect (cf. M. L. Clarke, *The Noblest Roman. Brutus and his Reputation*, Londres, 1981, p. 80).

44. Flor., II, 17, 11 : *Et quam uerum est, quod moriens efflauit, non in re, sed in uerbo tantum esse uirtutem !* (« Et comme ils sont vrais, ces mots exhalés par Brutus expirant : "Ce n'est pas dans les faits, mais seulement dans les mots que réside la vertu !" »). Sur ces mots, voir l'enquête de J. Moles, « Some 'Last Words' of M. Iunius Brutus », *Latomus*, 42, 1983, p. 775-779.

45. Pour la dimension grotesque des barbares chez Florus, voir L. Bessone, *op. cit*. [n. 6], p. 63.

46. Métaphores *in praesentia* en apposition + groupe nominal constitué d'un adjectif et d'un substantif au génitif + verbe *superesse* + *Antonius*.

Antoine est réifié en tout à cinq reprises (*fax, turbo, scopulus, nodus, mora*), de façon péjorative, mais le plus intéressant dans ces phrases est que Florus l'assimile à chaque fois aux *hostes*, ce qui justifie sa destruction :

— il est un obstacle à la *pax* et à la *securitas*, deux valeurs essentielles sous Auguste, mais aussi à l'époque à laquelle écrit Florus, qu'il s'agisse d'Hadrien ou d'Antonin [47] ;

— le rapprochement avec la *fax* évoque immédiatement pour le lecteur les précédents séditieux qui ont mis à mal Rome : Antoine n'est pas un rival d'Octavien, il est mis sur le même plan qu'un Tiberius Gracchus, la *prima certaminum fax* (II, 2, 1) [48] ;

— l'habitude de présenter le nom du personnage à l'issue d'une longue accumulation est réservée, dans l'*Epitomé*, aux ennemis de Rome [49], dans lesquels Antoine se trouve ici rangé stylistiquement, pourrait-on dire.

En outre, la formule *nodus et mora* a ceci d'intéressant qu'elle est réservée, dans le chant X de l'*Énéide*, à un allié d'Énée, l'Étrusque Abas (X, 427-428), ce que ne pouvait ignorer un fin connaisseur de Virgile tel que Florus [50] ; le renversement dans un sens négatif est, ici, saisissant et concourt encore plus à rejeter Antoine hors de la sphère romaine.

En somme, dans une première lecture, Antoine est un *hostis*, qui n'a de Romain que le nom. Il s'agit d'une interprétation rassurante : Octavien, incarnation du parti du droit n'a fait qu'éliminer qu'un corps étranger. Mais peut-être y a-t-il, en arrière-plan, une lecture requérant davantage de finesse : celle d'Antoine comme avenir possible de Rome.

C. L'incarnation d'une *autre* Rome : un message de Florus à son empereur ?

La conception historiographique de Florus se caractérise par quelques traits originaux qui font de son œuvre un véritable *unicum* dans le panorama

47. Sur la continuité de la politique menée par les deux empereurs à cet égard, cf. *inter alios* H. G. Pflaum, « Tendances politiques et administratives au IIe siècle de notre ère », *REL*, 42, 1964, p. 117-121, et L. Bessone « Floro... », *art. cit.* [n. 4], p. 97 (et sa n. 70) ; sur le thème de la *pax* chez Florus, voir en particulier P. Jal, « Nature et signification politique de l'ouvrage de Florus », *REL*, 43, 1965, p. 376-383 et F. Giordano, *art. cit.* [n. 4], p. 123 (tous deux en rapport avec la politique d'Hadrien) ; L. Havas, « Réminiscences d'Horace chez Florus », *ACD*, 29, 1993, p. 58-63 (rédaction sous Antonin).

48. Sur ce réseau métaphorique, cf. les remarques de L. Spengel, « Über die Geschichtsbücher des Florus », *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften zu München*, 9, 1861, p. 328, n. 1 ; Cl. Facchini Tosi, *art. cit.* [n. 30], p. 155-156.

49. Voir Pyrrhus, en I, 13, 1 : *Hoc enim Campanos, Apulos atque Lucanos et caput belli Tarentinos, id est totam Italiam, cum his omnibus Pyrrhus* ; Vercingétorix, en I, 45, 21 : *Carnutas simul Sequanosque contraxit corpore, armis spirituque terribilis, nomine etiam quasi ad terrorem composito, Vercingetorix* ; Caius Gracchus, en II, 3, 1 : *Statim et mortis et legum fratris sui uindex non minore impetu incaluit C. Gracchus*. Ce procédé n'est jamais employé pour un chef fidèle à Rome.

50. Florus est certainement l'auteur de la dissertation *Vergilius orator an poeta* (O. Jahn, *op. cit.* [n. 4], p. XL-XLI ; P. Monceaux, *op. cit.* [n. 10], p. 193 ; E. Malcovati, *art. cit.* [n. 10], p. 80-81. — B. Baldwin, *art. cit.* [n. 6], p. 134-137, tout en estimant cette solution très recevable, rappelle les objections qu'elle rencontre). Pour l'utilisation de Virgile par Florus, voir e.g. F. Schmidinger, « Untersuchungen über Florus », *Neue Jahrbücher für Philologie*, suppl. 20, 1894, p. 788-803 (ne relève pas ce parallèle) ; L. Havas, *art. cit.* [n. 26], p. 28, et, sur notre passage, E. Salomone Gaggero, *op. cit.* [n. 4], p. 366, n. 2.

de la littérature antique [51]. D'autres aspects, sans relever d'une thématique tout à fait propre à Florus, sont cependant exploités d'une façon très particulière. Ainsi en va-t-il de l'assimilation de l'empire à un organisme qui naît, croît et dégénère (*proem*., 4) :

> *Si quis ergo populum Romanum quasi unum hominem consideret totamque eius aetatem percenseat, ut coeperit utque adoleuerit, ut quasi ad quandam iuuentae frugem peruenerit, ut postea uelut consenuerit, quattuor gradus processusque eius inueniet.*
> « Si l'on veut considérer le peuple romain comme un seul homme, examiner toute sa carrière, comment il a commencé et a grandi, comment, par la suite, il a, pour ainsi dire, vieilli, comment il a, en quelque sorte, atteint la fleur de sa jeunesse, on y relèvera quatre degrés ou étapes » [52].

Or, par ses trois vices essentiels, que nous avons exposés plus haut, Antoine incarne toute la décrépitude des vertus romaines :

— la *uirtus* guerrière se transforme en couardise et en incompétence sur le champ de bataille, sans compter, au moment de l'expédition contre les Parthes, l'irrespect des traités (II, 20, 1-2), alors que la *fides Romana* était autrefois légendaire (I, 22, 5) [53] ;
— la *frugalitas* des consuls d'antan, sans cesse célébrée (I, 5, 13 ; I, 13, 22), dégénère en une royauté bouffie de fastes inutiles, qui reprend en outre les codes et les attributs des pseudo-monarchies serviles ;
— la faiblesse d'âme d'Antoine rompt avec la *temperantia*, auparavant louée (I, 1, 2, 4).

Bref, tout se passe comme si les trois défauts principaux de Marc-Antoine représentaient en fin de compte la mauvaise voie qui s'ouvre à Rome, c'est-à-dire la négation de ses valeurs ancestrales. En cela, Antoine représenterait moins une *anti*-Rome qu'une *autre* Rome, celle qui pourrait être l'avenir de la probe cité fondée par Romulus si celle-ci relâche sa discipline. Cette hypothèse se renforce par le fait que Florus, notoirement hostile à l'influence transmarine des Grecs (à laquelle Antoine peut être assimilée, par sa condition de roi d'Égypte *de facto*) dénonce à plusieurs reprises les travers qu'incarne Antoine, et qui ont déjà compromis par le passé la gloire de Rome [54], particulièrement dans la deuxième moitié du « troisième âge » de cette cité, c'est-à-dire entre 146 a.C. (prise de Carthage) et l'avènement d'Octavien : *centum (sc. anni) ferrei plane et cruenti et si quid inmanius*, écrit Florus (I, 34, 3).

51. Sur ce point, voir P. Zancan, *op. cit.* [n. 4], p. 62-68 ; L. Bessone, « Floro... », *art. cit.* [n. 4], p. 85-87.

52. Sur le thème du vieillissement de l'empire (chez Florus, mais aussi chez d'autres auteurs), voir en dernier lieu L. Bessone, *Senectus imperii*, Bologne, 2008.

53. Cette violation des traités rend la défaite d'Antoine tout à fait méritée, conformément à une conception déjà ancienne dans l'historiographie romaine.

54. Pour le renoncement à la *uirtus* : victoire honteuse de Popilius en Espagne (I, 33, 17) ; défaite ignominieuse contre les Numantins (I, 34, 7) ; victoire d'Aquilius en Asie par la perfidie (I, 35, 7) ; pour l'aspiration à l'hégémonie et au pouvoir royal : I, 47, 13 ; pour le renoncement à la *temperantia* : Aemilius Scaurus est vaincu par sa passion de l'or, qui permet à Jugurtha de le soudoyer (I, 36, 5) ; le goût du luxe a complètement corrompu les mœurs romaines (I, 47, 8).

Dans cette logique compositionnelle propre à l'*Epitomé*, qui scande l'histoire de Rome en quatre grands âges, Antoine marque en quelque sorte le nadir de cette décadence, à la fin du troisième âge ; la victoire d'Octavien évite à la cité la chute finale et ouvre un quatrième âge, qui ramènera la gloire et de grandeur.

Il est tentant de supputer que notre auteur adresse un subtil message à une classe dirigeante séduite par la culture grecque, mais qui se doit, selon Florus, de rester fidèle aux valeurs romaines. C'est là une idée que nous avons esquissée par ailleurs [55], mais qu'il n'est sans doute pas possible de démontrer – tout comme ne sont pas démontrables les analyses du même ordre appliquées à Suétone, contemporain de Florus [56]. Rappelons simplement quelques éléments qui pourraient appuyer une telle supposition : dans ses poèmes, Florus combat vigoureusement la progression de l'hellénisme à Rome [57]. Or cet hellénisme se traduit bien souvent, dans la personne d'Hadrien, par une passion particulière pour l'Égypte lagide, comme l'ont démontré les fouilles de sa villa de Tibur [58], l'organisation du culte d'Antinoüs [59], ou encore, éventuellement, le célèbre poème de l'*animula* (SHA, *Hadr*., 25, 9) [60]. Certaines actions et certaines émissions monétaires laissent aussi penser qu'Hadrien tendait à poser en nouveau roi d'Égypte [61]. Le portrait d'Antoine que brosse Florus conviendrait donc très bien pour morigéner indirectement Hadrien – en comptant sur la tolérance de cet empereur pour les lettrés – ou bien, si l'on situe plutôt l'*Epitomé* sous le règne d'Antonin, pour persuader le nouveau *princeps* de ne pas emprunter la même voie que son prédécesseur [62]. Les précédents de Caligula ou de Néron qui, à des degrés divers, ont admiré leur ancêtre Marc-Antoine et ont été fascinés par

55. G. Flamerie de Lachapelle, *art. cit.* [n. 24]. Les lignes et les notes qui suivent reprennent et résument certaines idées développées dans cet article.

56. G. B. Townend, « The Date of Composition of Suetonius' *Caesares* », *CQ*, 9, 1959, p. 290-293 (avec prudence, et en rejetant le domaine de l'hellénisme), T. F. Carney, « How Suetonius' Lives Reflect on Hadrian », *PACA*, 7, 1968, p. 7-24, puis E. Cizek, *Structures et idéologie dans* Les Vies des douze Césars *de Suétone*, Bucarest-Paris, 1977, p. 181-189 (et notamment sur la question de l'hellénisme, p. 185-186), ont ainsi tenté de discerner dans certains passages des *Vies* de Suétone des allusions et des exhortations à Hadrien, du point de vue de sa personnalité ou de sa politique, mais leurs analyses n'ont pas toujours emporté l'adhésion (cf. en particulier les réserves de J. Gascou, *Suétone historien*, Rome, 1984, p. 758-773 ; aussi A. Wallace-Hadrill, *Suetonius*, Londres, 1983, p. 198-200 [« Intriguing though such speculations are, the safest course is to abstain »]).

57. Voir en particulier le huitième des *Poèmes* attribués à Florus par P. Jal : l'auteur y proclame notamment son rejet des *mores transmarini* aux mille tromperies, son adhésion à l'idéal du *ciues Romanus*, et déclare qu'un seul Caton est préférable à trois cents Socrate.

58. Cf. A. R. Birley, *op. cit.* [n. 40], p. 192-193 ; A. M. Reggiani, « Adriano e l'Egitto. Alle origini dell'egittomania a Villa Adriana », dans *Suggestioni egizie a Villa Adriana*, ed. B. Adembri, Milan, 2006, p. 55-74. On a trouvé dans la villa d'Hadrien, entre autres signes de son goût pour l'art égyptien ptolémaïque, des statues égyptiennes de rois, des crocodiles, une Isis et un faucon. Voir aussi SHA, *Hadr*., 26, 5.

59. Voir sur ce point A. Galimberti, *op. cit.* [n. 4], p. 142-143, qui a rassemblé la bibliographie antérieure.

60. En ce sens J. G. Griffiths, « Hadrian's Egyptianizing *animula* », *Maia*, 36, 1984, p. 263-266 ; *contra* A. Lukaszewicz, « No Egyptian Reminiscence in Hadrian's *animula* », *Eos*, 87, 2000, p. 287-294.

61. Cf. A. C. Levi, « Hadrian as King of Egypt », *NC*, 8, 1948, p. 30-38 ; S. Follet, « Hadrien en Égypte et en Judée », *RPh*, 42, 1968, p. 65-67, remarque qu'au cours de son second voyage en Égypte, Hadrien se comporta « tel un souverain hellénistique ». Voir aussi certaines remarques de B. d'Orgeval, *L'Empereur Hadrien. Œuvre littéraire et administrative*, Paris, 1950, p. 21-22.

62. La dépréciation, même partielle, du prédécesseur n'aurait rien d'inédit à Rome (E. S. Ramage, « Denigration of Predecessor under Claudius, Galba and Vespasian », *Historia*, 32, 1983, p. 200-214), et l'étoile d'Hadrien avait singulièrement pâli dans les derniers moments de son règne (Xiphilin, résumant

les fastes de la royauté égyptienne, sont sans doute de nature, en raison du triste souvenir qui est attaché à leur règne à l'époque de Florus, à encourager l'épitomateur dans sa démarche visant à conjurer toute réhabilitation éventuelle de l'amant de Cléopâtre. Cela expliquerait en partie l'insistance particulière sur les vices de ce personnage.

Concluons. Marc-Antoine a chez Florus une image foncièrement négative. L'influence livienne y est certainement pour beaucoup, mais la comparaison avec les autres ouvrages issus de la même tradition (Eutrope, Orose, *DVI*) démontre que l'épitomateur force souvent le trait en présentant le triumvir à la fois comme un guerrier exécrable, comme un roi fantoche et comme un homme faible. Le but recherché par notre auteur est, de prime abord, évident : Marc-Antoine, par ses vices et par les dangers qu'il fait courir à Rome, justifie pleinement l'avènement du Principat et sa perpétuation jusqu'à l'époque de rédaction de l'*Epitomé*. Antoine semble ainsi résolument rangé dans le camp des *hostes* qui ont fini écrasés par la puissance romaine et la providence universelle. Cependant, une lecture alternative suggérerait que, dans l'esprit de l'historien, Antoine représente moins une *anti*-Rome qu'une *autre* Rome possible, une Rome hellénisée, dirigée par un monarque alangui. Après un troisième âge porteur de tant de turpitudes, elle aurait inauguré un quatrième âge décrépit et sordide, mais pas tout à fait inenvisageable. En dernière analyse, il n'est pas impossible que Florus vise au fond la civilisation de son temps, sujette à une influence hellénique qu'il combat vivement par ailleurs.

l'*Histoire romaine* de Cassius Dion, 70, 1, 2-3 ; voir aussi B. Rémy, *Antonin le Pieux. Le siècle d'or de Rome [138-161]*, Paris, 2005, p. 119-121).